XI

TOUJOURS LE FUSIL D'ADRIEN.

Le prince était sérieux et triste. Il ne se donnait plus la peine de se composer un visage dont l'éternel sourire n'était qu'un masque trompeur.

—Monsieur, dit-il, je suis venu vous demander deux choses.

—Lesquelles, prince ?

—Votre histoire de Mme Dorval est-elle vraie ?

—Comment ! vous en doutez ? s'écria Adrien. Croyez-vous qu'on invente à plaisir de pareilles misères ?

—A plaisir, non ; mais vous pouviez, en l'inventant, avoir un but...

—Moi ?

—Certainement. Celui par exemple, de savoir si, oui ou non, le comte d'Olligny connaissait cette femme...

—Mais, prince, balbutia l'artiste, étonné de se voir si bien deviné par l'Indien.

—Oh ! vous n'avez pas besoin de vous en cacher vis-à-vis de moi, fit tranquillement le nabab, car s'il vous restait un doute à cet égard je pourrais le lever à l'instant.

—Je ne vous comprends pas, dit Adrien pour essayer de le dérouter.

—J'ai entendu votre conversation de tout à l'heure avec le comte, monsieur, et j'ai cru lire dans vos yeux un reproche ou une menace à son adresse.

—Vous vous êtes trompé, prince.

—Tant mieux ! poursuivit le nabab ; mais si par hasard j'avais interprété juste vos intentions, j'aurais pu, à charge de revanche, vous apprendre avec plus de détails ce que vous me paraissiez ignorer il y a une heure.

—Quoi donc ?

—C'est qu'en effet le comte connaît, sinon Mme Dorval, du moins sa fille Lucie !

—Vous le savez donc ? fit involontairement l'artiste.

—Prenez garde ! dit le prince ; vous venez de vous trahir.

Adrien se mordit les lèvres, mais il était trop tard.

—Je vous ai dit que c'était sans importance devant moi, reprit l'étranger. Tenez vous à savoir que Mlle Lucie Dorval a été séduite par le comte d'Olligny, et qu'au bout du quinze mois une rupture dont j'ignore les motifs a brusquement éclaté entre eux ? Je vous le certifie, moi. Vous le voyez, monsieur, vous n'aviez pas grand'chose à m'apprendre à ce sujet. Tout ce que votre histoire m'a révélé, c'est que Lucie est retournée chez sa mère, dont je ne soupçonnais pas l'existence, à la suite de cette séparation.

—Et l'enfant de cette jeune femme est le fils du comte ? demanda Adrien qui ne cherchait plus à dissimuler.

—C'est hors de doute ; car il est né dans les dix mois qui ont suivi les premières relations de M. d'Olligny avec cette jeune fille.

—Il est bien entendu, souligna le nabab que le comte ne se doute pas que je suis possesseur de ce secret, et que, si je le livre à votre loyauté, c'est que votre parole m'est acquise.

—Et maintenant, continua-t-il, êtes-vous bien convaincu que je ne voulais nullement vous surprendre, quand j'ai supposé que vous aviez un but en racontant cette histoire ?

—Parfaitement, prince, répondit Adrien, ravi de recueillir ces renseignements inattendus.

—Donc votre récit est vrai, poursuivit le nabab, et voilà le premier point éclairci.

—Passons au second :

—Dans ce tableau navrant que vous avez tracé de la misère de ces malheureuses femmes, une chose m'a frappé, comme vous m'avez avoué qu'elle vous avait frappé vous-même, c'est la présence de cette arme de luxe dont vous êtes momentanément possesseur.

—En effet, dit Adrien, ce détail n'aurait échappé à personne.

—Et ce fusil est-il ici ? demanda timidement l'Indien.

En même temps, il jetait les yeux autour lui avec inquiétude.

—Oui, prince, répondit l'artiste en se levant pour aller le chercher.

Mais avant même qu'il eût satisfait à la question du nabab, celui-ci avait déjà découvert dans le coin le plus reculé de la chambre le fourreau de cuir naturel dans lequel Adrien avait enfermé l'arme pour la transporter.

L'artiste avait saisi au passage le regard de l'Indien sur sa physionomie mobile, qu'éclairait la lueur des deux bougies, il avait lu une sorte d'angoisse.

Evidemment il y avait quelques choses de plus qu'une curiosité vulgaire dans le désir qu'il avait manifesté de voir cette arme.

Aussi ce fut avec une lenteur calculée, et sans quitter des yeux le visage du nabab, qu'il tira le fusil de son fourreau.

Le prince s'empara vivement et s'approcha de la cheminée pour mieux l'examiner ; mais à peine y avait-il laissé tomber un regard qu'il chancela. Il passa la main sur ses yeux, comme si un brouillard avait obscurci sa vue, et reprit son examen avec une attention plus soutenue.

Soudain Adrien le vit changer de visage. Il était pâle, il tremblait ; sa paupière, demesurément agrandie, se fixait comme fasciée sur l'arme qui s'échappa de ses mains défaillantes. Il fit deux ou trois pas en arrière et retomba anéanti dans son fauteuil.

—Lui ! murmura-t-il d'une voix éteinte. Encore lui ! Toujours lui...

Et il voilà de ses deux mains son visage horriblement contracté.

L'artiste n'en revenait pas. Il n'avait eu que le temps de saisir le fusil avant qu'il tombât. Il s'empressa auprès du rajah et lui présenta un verre d'eau, dont celui-ci but machinalement quelques gorgées.

Cette sensation de fraîcheur le rappela à lui-même.

Il releva les yeux et aperçut Adrien, qui ne cherchait aucunement à cacher la surprise qu'il ressentait.

—Oh ! pardon, fit-il avec une confusion véritable, je viens d'être pris tout à coup d'un malaise inexplicable, mais je ne suis pas une femmelette, soyez tranquille. Cela va mieux, bien mieux, c'est fini.

En disant ces mots, il saisit d'une main avide le verre d'eau froide que l'artiste tenait encore, et en but le contenu d'un seul trait.

—Il m'a paru fort beau, ce fusil, reprit-il alors d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'affermir.

—N'est-ce pas ? fit Adrien.

—Oui ; ne m'avez-vous pas dit que c'était le seul souvenir que la veuve eût conservé de son mari ?

—Je le tiens de sa propre bouche.

—Et quel âge a cette femme ?

—Trente-sept ou trente-huit ans.

—Quel type de physionomie ?

—Brune, très brune même, des cheveux noirs très épais, l'œil vif, taille ordinaire.

—Et sa fille ? interrogea l'Indien, dont l'agitation se trahissait par un mouvement nerveux très prononcé.

—Dix-neuf ans au plus, brune comme sa mère, mais plus blanche de teint, plus svelte, plus élancée...

Incapable d'en attendre davantage, le prince Cachemire se leva comme un homme ivre et se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

Puis se laissant tomber sur le balcon plutôt qu'il ne s'y appuya :

—Excusez-moi, monsieur Adrien, dit-il à demi suffoqué, mais mon malaise redouble... j'ai besoin d'air

—Voulez-vous que j'envoie chercher un médecin ? proposa l'artiste.

—Gardez-vous-en bien ! s'écria l'Indien avec une sorte de terreur.

Il se penchait en dehors, aspirant l'air à pleins poumons, demandant à l'atmosphère glacée du dehors le calme et le sang-froid qu'il était impuissant à recouvrer. Du geste, il ras-